

3  
Le Véritable

N° 4435

Facteur de la

Grève générale

**C'EST...**

*(Voir le nom à l'intérieur)*

---

**L'ŒUVRE**

---

TOUS LES JEUDIS

7<sup>me</sup> ANNÉE — N° 42

20 Octobre 1910

LE N° 25 CENTIMES

18, rue Notre-Dame-des-Victoires

PAR AN : 10 FR.

8.8  
288h





Lire dans les  
prochains  
numéros  
la suite de notre  
étude sur

**LES JUIFS**

A U

**THEATRE**



C'est encore...

Aristide Briand



# HISTOIRE

D'UNE

## CONSPIRATION



### CHAPITRE I

#### METTERNICH

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1910, les agents de la Compagnie du Nord tenaient une assemblée. Tout y était calme et personne ne pensait à proclamer une grève.

Aucune époque, en effet, n'eût été plus mal choisie. La rentrée des classes, des administrations et des bureaux était déjà faite et le grand mouvement que suscite sur les divers réseaux le retour des vacances venait de s'apaiser. Les Chambres n'étaient pas rentrées, le gouvernement n'avait donc rien à craindre d'une agitation parlementaire. On n'avait pas encore atteint cette date du 1<sup>er</sup> janvier 1911, à partir de laquelle, aux termes de la loi, l'exercice du droit de grève ne portera plus atteinte au

8.1.2884

N<sup>o</sup> 4435



droit à la retraite. Rien enfin n'avait été préparé et les grands agitateurs étaient eux-mêmes tous absents.

Personne ne songeait donc à interrompre le trafic sur aucune ligne. L'assemblée des agents du Nord se déroulait dans le calme.

C'est alors que survint Metternich.

Metternich passait, comme chacun sait, de 1815 à 1848 pour le diplomate le plus avisé d'Europe. Il l'est encore. Seulement il n'est plus prince, il est simplement membre du groupement Paris-Nord.

Metternich — c'est bien son nom — se leva donc et cria :

— Vive la grève immédiate !

Ce cri parut absurde et n'eut, tout d'abord, point d'écho. Même le secrétaire du syndicat Paris-Nord prit la parole pour désavouer, au nom de son groupe, cet énergumène.

Mais Metternich obstiné continuait de crier :

— Vive la grève immédiate ! Vive la grève immédiate !...

Les Latins ont eu déjà l'occasion de constater que la répétition est la forme la plus persuasive de l'éloquence. Il faut les en croire, puis-que, quelques heures après, Metternich était célèbre et l'on se ralliait à ses raisons.

Ce fut donc lui le véritable promoteur du mouvement qui vient d'occuper la France pendant une semaine. Et si ce mouvement fut bien sans espoir, il n'est sans doute que plus beau de sa part de l'avoir, malgré tout, provoqué.

Pourtant le nom de Metternich ne figure sur aucune des listes des personnes arrêtées. Mieux encore : depuis huit jours, cet homme si brusquement illustre a disparu de la scène

et personne n'a plus entendu prononcer son nom. Il semble qu'il ait disparu comme dans un mur.

Quel est ce mur ?

## CHAPITRE II

### HISTOIRE D'UNE SEMAINE

Lundi donc, la grève des chemins de fer du Nord est proclamée dans les conditions que nous venons de dire.

Mardi, les agents des autres réseaux se solidarisent avec leurs camarades du Nord.

Mercredi, les cheminots s'associent aux agents de chemin de fer.

Jeudi, les électriciens annoncent qu'ils supprimeront la lumière ; ils vont même jusqu'à éteindre quelques lampes pendant quelques heures.

Vendredi, c'est le tour des travailleurs de transports en commun : métro, tramways, omnibus, flacres et autos.

Samedi, les corporations du bâtiment arrivent à la rescousse...

Sur quoi, dimanche, on constate que les transports en commun fonctionnent, que l'électricité marche, que les lettres arrivent et que les trains de l'Ouest eux-mêmes partent à l'heure, contre toute habitude.

Il n'y a que les corporations du bâtiment, qui vont peut-être chômer, mais outre qu'il ne s'agissait pas d'eux, voilà bien des années qu'on ne se souvient pas de les avoir vu travailler.



### CHAPITRE III

#### LES REPRÉSENTANTS DE LA LOI

Telle fut l'histoire de ce grand mouvement révolutionnaire, qui devait emporter la société, le souvenir de ses crimes et la dernière trace de sa prospérité. Il faudrait avoir perdu jusqu'au goût de la gaieté, pour ne point savourer doucement cette aventure.

Mais non moins que l'histoire de la révolte, celle de la répression vaut d'être racontée. Les arrestations opérées ne se comptent plus. Mais il est juste de dire qu'elles ne s'expliquent pas davantage.

Nous avons dit qu'on n'avait pas arrêté Melternich, par contre, on a arrêté Bidegaray. A la vérité, Bidegaray était absent, pendant l'organisation de la grève. En l'arrêtant malgré tout, je crois bien qu'on lui a rendu service, car s'il est certain qu'il n'avait encore rien fait, il n'est pas moins incontestable qu'il aurait été très embarrassé par la suite sur ce qu'il aurait eu à faire.

L'arrestation de Bidegaray et de ses « complices », vaut d'ailleurs, d'être racontée. Et pour que l'on ne nous accuse point de broder, nous empruntons textuellement les détails de ce récit au propre communiqué que M. Lépine fit à la presse.

Ceci se passait dans les bureaux de l'*Humanité*, et tous les unifiés de marque (à l'exception de M. Guesde) avaient cru devoir en l'occasion se grouper autour de ceux que l'on allait arrêter.

— Pour les défendre ?

— Non, pour les livrer plus sûrement. Ici, reproduisons le communiqué :

*M. Lépine s'est présenté dans les bureaux de l'Humanité et a été introduit immédiatement, ainsi que MM. Hamard et Touny.*

*Les salles de rédaction étaient pleines de militants. On remarquait la présence de MM. Jaurès, Vaillant, Dejeante, Voilin, députés, etc.*

*M. Lépine salua ces messieurs et leur dit très souriant qu'il ne venait, lui, que pour leur présenter M. Hamard, qui avait une mission à remplir auprès de certains d'entre eux.*

Ne trouvez-vous pas que ces présentations ont quelque chose de charmant ? On voit la scène d'ici :

— Voulez-vous me permettre de vous présenter M. Hamard... M. Jaurès, M. Vaillant...

M. Lépine n'est pas seulement un homme du monde, c'est de plus un homme avisé. Et qui sait si parmi ces inculpés ne se trouve pas le président du Conseil de demain.

Malheureusement, quelques révolutionnaires mal élevés interrompent le préfet de police. Il se prononce ici quelques paroles malsonnantes. M. Lépine en est profondément choqué.

— Puisqu'ils le prennent sur ce ton, dit-il, je me couvre.

Heureusement, un rédacteur de l'*Humanité* va remettre la conversation sur un ton de meilleur goût. Reprenons le communiqué :

*Un des rédacteurs de l'Humanité, s'adressant au préfet de police, prononça quelques mots d'une fine ironie. Il s'excusa auprès de M. Lépine de le recevoir dans de si pauvres locaux.*

— Mais, dit-il, nous ne sommes plus chez notre ancien propriétaire !

(On sait que cet ancien propriétaire n'était rien de moins que M. Lépine lui-même).



M. Lépine se mit à rire et répondit :  
— Je n'étais pas venu ici pour y chercher tant d'esprit, et du meilleur !

Sur quoi, il présenta effectivement M. Hamard, lequel déclina ses nom et qualité et exhiba les mandats dont il était porteur.

Grâce au ciel, le tact et l'esprit ne sont pas encore morts en France.

## CHAPITRE IV

### NOS MAÎTRES

Et pour que la comédie soit complète, regardons maintenant quel est ce gouvernement, qui institue contre les grévistes cette immense répression.

A sa tête, Briand, le propre père de la grève générale, mais qui, à l'instar de Brutus, n'hésite point à sacrifier son enfant, avec un admirable courage.

Puis c'est Barthou, qui poursuit implacablement devant les tribunaux les agents de chemin de fer et les cheminots grévistes après avoir dit d'eux, au Sénat, au mois de juillet de l'année dernière :

— *A l'heure actuelle, j'attends que l'on me démontre que les ouvriers et les employés de chemin de fer n'ont pas le droit de se mettre en grève, qu'ils n'en ont pas le droit légal.*

Il est vrai qu'au moment où Barthou disait ces choses, il était ministre des Travaux publics, tandis qu'il est aujourd'hui ministre de la Justice, ce qui est bien différent. Il n'est pas moins juste d'ajouter qu'il y a déjà plus d'un an qu'il formulait cette opinion.

Briand, ancien agitateur, ne se contente

point de recourir à la police. Il se souvient qu'il est aussi ancien internationaliste et il procède par la mobilisation. Enfin, il n'oublie pas même qu'il fut l'avocat d'Hervé, et, ne pouvant le faire arrêter, puisqu'il est en prison déjà, il le fait, du moins, mettre au secret.

Et cette dernière mesure montre à quel point ce Briand est un artiste. Evidemment rien ne la nécessitait, rien ne la justifiait, rien ne l'expliquait. Il n'a pas hésité à la prendre cependant, par superfétation, par luxe en quelque sorte, à seule fin que le spectacle fût complet, que son personnage fût parfait et qu'il ne restât plus pour quiconque rien à rêver.

Ce sont là des gestes devant lesquels il faut que l'on s'incline. Nous touchons au sublime du genre.

## CHAPITRE V

### LE TRIOMPHATEUR

Aussi Briand apparaît de plus en plus grand. Il a triomphé de la tempête, il a vaincu la révolution, il a rendu pour dix ans la grève générale impossible. Sa durée ministérielle, terriblement menacée hier, est de nouveau assurée aujourd'hui.

Aussi quelques méchantes langues et quelques bons esprits insinuent-ils que si l'agent du Paris-Nord, Metternich, après avoir suscité le mouvement, a disparu comme dans un mur, ce mur serait simplement celui du ministère de l'Intérieur.

Et n'allez pas en faire à Briand un grief. Cet homme d'Etat eut, en effet, au cours d'une



vie agitée — et bien qu'à des époques différentes — deux idées directrices : la grève générale et l'apaisement.

Il lui aura été ainsi donné de réaliser par ses propres forces — et en moins de quinze jours, ces deux rêves, qui semblaient pourtant si contradictoires : la grève générale, pendant la semaine qui vient de finir, et « l'apaisement » pendant celle qui commence.

Jamais « homme de réalisation » ne réalisa autant.

ROBERT DE JOUVENEL



## Les Vrais Coupables



La cupidité de la tribu Rothschild fut la véritable cause de la grève. Les syndicalistes l'ont vu et l'ont dit dès le premier jour. Yvetot l'a bien marqué dans la *Voix du peuple*, et la *Guerre Sociale* publie le dénombrement des barons d'Israël, dont les exigences ne permettent pas de donner satisfaction aux prolétaires de la voie ferrée.

Au prix où est le beurre et même le pain, personne n'a trouvé excessive la prétention des cheminots de gagner la « thune » comme ils disent. Quant à la question des retraites, elle a été tranchée à la Chambre et — aucun de nos confrères n'a souligné ce paradoxe qui vient s'ajouter à

tant d'autres — les cheminots ne se sont « révoltés » que pour obtenir l'application de la loi.

Que cette loi, élaborée par MM. Berteaux et Jaurès, n'ait été votée que par bluff électoral, c'est possible, mais comment s'étonner que les cheminots ne veuillent pas être les dupes de cette manœuvre démagogique et qu'ils réclament ce qu'on ne leur a pas seulement promis, mais ce qu'on a pris l'engagement de leur donner?

C'est ici que la tribu Rothschild intervient : « Vous allez nous ruiner, dit-elle aux politiciens ; nous ne marchons pas. » Tout le conflit est né de la résistance des Rothschild, et vous pensez bien que ce ne sont pas Briand, Millebrand et Viviani, dont les Pereire ont fait la fortune, qui peuvent avoir la velléité de réduire les barons juifs à la portion congrue.

Ce n'est pas non plus l'*Humanité*, fondée par les douze tribus, qui va dénoncer les Rothschild à la vindicte de ses lecteurs. Le capitaliste français est infâme, mais le capitaliste juif est sacré. Et parmi les moyens que Jaurès propose pour prévenir la guerre, jamais vous ne trouverez celui qu'indiquaient si nettement les anciennes motions des socialistes révolutionnaires :

*L'assemblée prend les décisions suivantes pour être réalisées par voie de pétitionnement ou autrement :*

1° Les Rothschild, Erlanger, Hirsch, Ephrussi, Bamberger, Camondo, Stern, Cahen d'Anvers, Lebaudy, Soubeyran, Oppenheim, Gunzbourg, membres de la finance internationale et détenant ensemble plus de six milliards de francs, sont placés, dès maintenant, sous la surveillance de la nation ;

2° A la première déclaration de guerre, la nation s'assurera de leur personne ;



3° Au premier coup de feu tiré, leurs maisons seront rasées et leurs biens séquestrés ;

4° Immédiatement, il sera formé un tribunal populaire qui entendra leurs explications et fera plus ample justice (1)...

Voyez-vous, à la fin d'une réunion, Jaurès faisant voter cet ordre du jour, flanqué de ses commanditaires Lévy-Bruhl, Lévy-Brahm, Dreyfus, Louis Dreyfus, Ely Rodrigues, Léon Picard, Salomon Reinach, Blum, Rouff, Casewitz et Sachs ?



Au moment de mettre sous presse nous recevons d'un de nos amis de Marseille la curieuse lettre que voici et qui confirme nos informations.

Monsieur,

La grève des cheminots du Nord a raté. Ce n'est pas un bluff, du moins de la part des ouvriers, mais elle a raté parce qu'en réalité elle n'a jamais existé.

M. Briand se sentant incapable de gouverner plus longtemps sous le mépris général s'est entendu avec Rothschild pour faire une certaine agitation afin de se donner la gloire d'avoir sauvé la Patrie.

Les bourgeois idiots, les modérés, les libéraux marchent comme un seul homme et bientôt Briand sera surnommé « le Père du Peuple ».

Briand n'a jamais été troublé, car il savait comme ont su quelques personnes bien renseignées que l'Est ne marcherait pas, et l'Est, en effet, n'a pas marché, il n'a jamais dû marcher.

Ce matin, à Marseille, on parle de la grève du P.-L.-M. ce qui serait bien ridicule puisque les grèves du Nord sont presque terminées. Les cheminots sont assez intelligents pour savoir qu'on ne réussit pas une grève par petits paquets.

J'espère que la semaine prochaine vous allez faire une jolie couverture :

**BRIAND CONSPIRE AVEC ROTHSCHILD**

Agréez, etc...

R.S.

(1) On trouvera ce document in extenso dans la *Fin d'un monde*, d'Edmond Drumont.



## « Bons Apôtres »



Au moment de la discussion de l'emprunt de la Ville de Paris devant le Conseil municipal, l'*Humanité* publiait une série d'une dizaine d'articles — pas moins — pour démontrer que la ville commettait une grave erreur en réalisant l'emprunt par l'intermédiaire des établissements de crédit au lieu de s'adresser à la caisse des retraites, qui aurait émis les titres sans aucun frais.

Tout le monde convenait que cette campagne était excellente. Beaucoup de gens regrettaient seulement qu'elle n'ait pas abouti.

Rassurons-les. La campagne de l'*Humanité* a eu les plus heureux résultats. Si vous voulez vous en convaincre vous n'avez qu'à lire le numéro de ce journal, à la date du 15 octobre.

Vous y verrez au bas de la quatrième page sur deux colonnes une forte annonce qui débute ainsi :

VILLE DE PARIS

EMPRUNT MUNICIPAL DE 235 MILLIONS

Lorsqu'un journal capitaliste fait en sixième page de la publicité à des affaires financières qu'il a dénoncées dans ses premières pages, l'*Humanité* n'a pas assez d'indignation.

Mais ici, ce n'est évidemment pas la même chose, car l'*Humanité*, comme chacun sait, n'est pas un journal capitaliste.



Quand ils disent qu'ils ne sont pour rien dans la grève des cheminots, les députés socialistes ne mentent pas.



D'abord, d'une façon générale, les élus du parti ayant obtenu ce qu'ils désiraient, c'est-à-dire un siège à la Chambre, n'ont plus aucun intérêt à fomenter des troubles. Une grève les oblige à se remuer, et, si la révolution sociale avait lieu quelque jour, il est plus que probable qu'elle commencerait par les sevrer de leurs quinze mille francs.

C'est donc une règle qui ne souffre pas d'exception : dès qu'il est député, tout militant révolutionnaire devient *ipso facto* conservateur. Il pourra continuer quelque temps encore à tenir les mêmes propos et à faire les mêmes gestes ; mais le cœur n'y est plus : il est tombé dans le ventre.

Dans les circonstances présentes, la grève fut jugée particulièrement inopportune par les chefs du parti. On était bien tranquille, en train de cuisiner une bonne petite crise ministérielle avec les mécontents du congrès de Rouen ; Jaurès allait s'offrir la peau de Briand, et patatras ! voilà que ces gaffeurs de cheminots, qui n'entendent rien à la politique, viennent tirer le cabinet d'embarras !

Car ce n'est pas douteux : si Briand, comme il est probable, triomphe de la grève, il apparaît comme le sauveur de la société bourgeoise, le rempart de l'ordre rétabli, et il sort de l'épreuve plus solide que jamais.

Jaurès en jaunit de colère jalouse.



On distribue à la porte des meetings révolutionnaires un prospectus contre les journaux « qui n'ont pas encore accepté le tarif revendiqué par les camarades linotypistes ».

Nous extrayons de ce prospectus cette simple phrase :

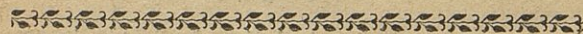
L'Union des Syndicats invite les Conseil syndicaux et les militants à ne pas faire de *communiqués*, de *contre-versions*, d'*interviews*, en un mot, de ne rien communiquer des faits relatifs à la vie syndicale aux journaux énumérés ci-dessus.

Rien de mieux. Seulement, ce qui est véritable-

ment amusant, c'est que certains des journaux « énumérés ci-dessus » publient environ une fois par quinzaine des articles de tous les pontifes les plus notoires de la Bourse du travail.

Il est vrai que lesdits articles ne sont pas « communiqués ». Ils sont payés cinq louis.

Il n'y a donc pas contradiction.



### Le pavé de l'ours

M. Mascaraud a pris au sérieux les éloges que M. Briand lui décerna, dans le cirque des patins à roulettes de la rue Saint-Didier.

Jeudi dernier, il s'en alla trouver le président du Conseil :

— Ecoutez-moi, confia-t-il, au Grand Chef de l'Intérieur. Moi, je suis un homme d'affaires. Je vous apporte un moyen de vous venger de Jaurès... L'*Humanité*, vous savez pour quelles raisons, a édité une brochure dans laquelle le plus abominable langage vous est prêté touchant la grève générale... Le commerce aujourd'hui est difficile. Exigez donc les droits d'auteur que Clemenceau a si brillamment défendus dans la République Argentine.

Chose curieuse : M. Briand ne parut pas goûter cette idée pourtant si naturelle et si simple. M. Mascaraud se demande encore pourquoi.



On trouve l'ŒUVRE, pamphlet hebdomadaire, dans tous les kiosques des boulevards, les principales librairies ou les bibliothèques des gares et du métro.

On la trouve aussi chez soi tous les jeudis pour DIX francs par an.

Il suffit d'envoyer ces DIX francs à l'Administrateur de l'Œuvre.

18, rue Notre-Dame-des-Victoires.





## VERS L'APAISEMENT



Quand il y a de la révolution dans l'air, la première pensée d'un vrai Parisien est d'aller faire un tour sur les boulevards. J'y suis allé comme tout le monde ; mais je n'y ai rien vu, d'abord parce qu'il n'y avait rien à voir, ensuite parce qu'il y faisait noir comme dans un four.

En revanche, j'eus le plaisir d'entendre à la terrasse d'un café, les réflexions de trois bourgeois honnêtes, qui, en prenant des bocks, mesuraient comme moi, à la clarté d'une chandelle, le progrès des lumières démocratiques.

Autant que je pus m'en rendre compte, le premier de ces bourgeois me parut un homme de lettres et le second un homme pratique. Quant au troisième, il n'était pas seulement honnête, il avait en outre des principes.

— Quel incomparable spectacle ! s'écria l'homme de lettres qui affectait des airs supérieurs de philosophe et d'artiste. Je ne sais pas ce qui va sortir de tout ce grabuge, mais ça m'est égal : il me suffit de goûter l'ironie de la situation. Avouez qu'elle est énorme et qu'il n'y a rien dans l'histoire universelle de plus réjouissant que ce paradoxe : l'inventeur et le prédicateur de la grève générale chargé de la réprimer !

Le bourgeois qui avait des principes crut ici devoir le montrer.

— Je ne comprends pas, dit-il sévèrement, que l'on puisse s'égayer ainsi de la commune misère. Dans ces tristes conjonctures, les bons citoyens ne sauraient avoir qu'une pensée, une préoccupation : le rétablissement de l'ordre. Nous devons aider de toutes nos forces, de tout notre cœur, les hommes à qui nous avons commis le soin d'assurer la paix

et la sécurité publiques. Il est simplement regrettable que la société bourgeoise n'ait pas trouvé dans son sein les hommes dont elle avait besoin pour se défendre, et c'est là peut-être le signe le plus alarmant de notre décadence ; mais ce n'est ni l'heure, ni le lieu de la déplorer.

— Gardons-nous en bien, dit à son tour l'homme pratique. On n'a pas attendu le ministère Briand pour observer que les anarchistes repentis font les meilleurs gendarmes. Que la chose soit burlesque ou immorale, je m'en moque. Ce qui m'importe, c'est d'avoir mon bifteck à déjeuner avec des pommes autour. Grâce à Briand, je les ai. Vive donc Briand ! Vive le bon gendarme ! Pour ma part, je ne lui ai jamais reproché qu'une chose : c'est d'avoir fait couper sa grosse moustache. Elle ferait si bien à présent au milieu de sa figure pour épouvanter les malandrins !



— En effet, dit l'homme de lettres, il a commis une faute véritable en se privant ainsi de ses avantages naturels. Voyez-vous Briand avec sa belle moustache en crosses de pistolet revenir dans les bureaux de l'*Humanité* pour faire coffrer ses anciens collaborateurs ? Ah ! la belle scène et quel dommage que Shakespeare soit mort !

— L'intérêt dramatique de cette arrestation me laisse parfaitement froid, reprit le bourgeois réaliste. Ce qui m'intéresse et ce qui me rassure, c'est que notre cher Briand connaît tous ces gaillards-là mieux que personne. Il sait comment ils travaillent pour empêcher les autres de travailler ; il a vécu vingt ans avec eux, il les tutoie presque tous. Il sait comment les prendre, les amadouer, les effrayer, les réduire. C'est pourquoi nul n'était plus apte à remplir la fonction suprême. Et si nul n'en était plus capable, il est bien évident que nul aussi n'en était plus digne.

— Permettez, objecta le bourgeois à principes. Que ce Briand soit plus apte ou plus adapté qu'un



autre à la présidence du Conseil, c'est possible, et nous l'éprouverons bientôt, mais, de grâce, en pareille occurrence, ne parlez point de « dignité » ; quand on songe aux débuts de votre bon gendarme, il y a dans son « évolution » une telle gageure d'immoralité...

— Faut-il vous répéter que la morale n'a rien à voir avec la politique ? Au surplus, la fameuse « pique », que brandissait jadis le citoyen Briand, avait sans doute deux tranchants, comme le sabre de l'autre. Il devait s'en servir pour attaquer la société bourgeoise et, au besoin, pour la défendre. L'essentiel est que la société soit défendue. Tout le reste n'est que littérature...



— Soit, mais, même si l'on s'en tient à votre point de vue, froidement et grossièrement utilitaire, est-il très sûr que cet homme soit notre meilleur défenseur ? S'il connaît bien ses anciens camarades, ceux-ci le connaissent aussi bien, et c'est de la psychologie élémentaire : le monsieur que l'on a traité familièrement et que l'on s'est habitué à regarder comme un égal, le « camarade » avec qui l'on a « milité », trinqué, rigolé, aura moins de chance d'être pris au sérieux et fera beaucoup moins peur que le maître *inconnu*, dont l'origine, l'éloignement et le mystère augmentent le prestige. Ajoutez qu'un briseur de grèves comme Briand doit être doublement odieux au prolétariat, qui voit en lui non seulement l'adversaire, mais le traître. Et cette double haine le met en très mauvaise posture pour tenir le rôle de pacificateur.

— Allons donc ! répartit l'homme pratique. Vous verrez demain comme Briand va s'en tirer. Et quand Briand ne sera plus là, nous trouverons des remparts de l'ordre autant que nous en voudrions dans le parti révolutionnaire. Car, soyez-en sûrs, il y a, parmi les collectivistes, nombre de militants qui ne demandent qu'à marcher sur les traces glorieuses des Briand, des Millerand et des Viviani. Le parti

socialiste ne tend-il pas à devenir une école normale de gouvernement ? Comme dans les écoles militaires, on y apprend l'art de défendre la place en feignant de l'assiéger, on y apprend en outre la rhétorique, la discipline, la hiérarchie, le maniement des foules, bref, toutes les connaissances et toutes les vertus qui font les chefs. Ce que vous considérez comme un symptôme de décadence m'apparaît au contraire comme un signe de rénovation sociale et comme le plus sûr garant de la paix publique. Après le cabinet Briand, nous aurons, pour veiller sur nous, le cabinet Jaurès, puis le cabinet Pataud, puis le cabinet Gustave Hervé. Je vous dis que tous les socialistes sont candidats à la présidence du Conseil. Ah ! nous avons bien de la chance, et nous pouvons dormir tranquilles... Je vous dis qu'en réalité le parti socialiste n'est qu'un conservatoire de conservateurs.

Sur cette assurance, les trois bourgeois s'allèrent coucher. Et je suivis leur exemple.

#### LE PROLETAIRE CONSCIENT.

L'ŒUVRE annonce tous les scandales six mois à l'avance.

L'ŒUVRE est le seul journal qui ne soit relié à rien par aucun fil.

L'ŒUVRE est le supplément indispensable de tous les journaux, quels qu'ils soient.

L'ŒUVRE ne dit jamais d'injures ; la vérité lui suffit.

L'ŒUVRE dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas.



Chaque rédacteur n'est responsable que de ce qu'il écrit.



## Les Tablettes de Pangloss

PETITE RUBRIQUE OU NOUS NOUS EFFORÇONS DE  
TROUVER DES SUJETS DE SATISFACTION.



*Notre collaborateur Pangloss, pris d'une brusque crise de pessimisme et de phobie, avait cessé depuis plusieurs mois de nous envoyer, chaque semaine, ses tablettes... A peine recevions-nous, de temps à autre, un article, où l'on hésitait le plus souvent à reconnaître sa bonne humeur professionnelle.*

*Heureusement, les événements actuels lui ont paru si joyeux, et si réconfortants qu'il reprend, à la date d'aujourd'hui, dans l'œuvre, la rubrique de l'optimisme, un peu trop négligé, pendant ces derniers temps.*

*Remercions-le de tant d'à propos.*

N D. L. R.



### Distinguons

Le ministère du Travail est sur les dents. Les plus graves problèmes y sont actuellement agités.

Nous avons raconté l'an dernier, que la grève des postiers ne figurait pas dans les statistiques du Bulletin de l'Office du Travail. Non pas, comme on pourrait le croire, que le gouvernement ait précisément ignoré cette manifestation, mais les postiers sont fonctionnaires et les fonctionnaires comme chacun sait, ne peuvent pas se mettre en grève, car le code ne l'a pas prévu.

— Ce ne sont pas des grévistes, déclarait gravement M. Fontaine, ce sont des fonctionnaires en état de cessation de travail.

Et tout le monde fut d'accord que c'était bien différent.

Aujourd'hui, la même question se pose.

Il est incontestable que les agents du Nord, de l'Est et du Midi sont en grève.

— Mais ceux de l'Ouest ne peuvent y être, déclare M. Fontaine, puisque ce point cardinal jouit de l'inappréciable avantage d'appartenir à l'Etat.

Quelles que soient les apparences, les employés de l'Ouest ne sont donc pas en grève.

Et voilà qui explique pourquoi tout va si bien sur ce réseau.



### Prudence

Mercredi soir, le rapide de Brest de 8 h. 5 ne pouvait partir. Son mécanicien était en grève.

Heureusement un jeune homme se trouvait là. C'était un mécanicien du service de banlieue. Il s'offrit.

— Connaissez-vous la ligne? lui demanda l'ingénieur.

— Non.

— Avez-vous jamais examiné ces puissantes machines des grands express qui ressemblent si peu aux locomotives poussives des chemins de fer de Ceinture?

— Non plus.

— Et vous avez la prétention de partir quand même?

— Oui.

— C'est bien, partez donc. Mais je vous avertis que ce sera sous votre responsabilité.

Et il se trouve des gens pour dire que les ingénieurs ne prennent pas toutes les précautions possibles.



### Quatre-vingt sept ans à l'avance

Ce qui caractérise essentiellement la manière de M. Briand, c'est certainement le goût de la perfec-



tion, le soin dans le détail et la préoccupation de ne rien oublier.

Aussi nous annonce-t-on, en même temps que la grève générale, la découverte d'un complot révolutionnaire.

Une seule chose nous étonne, c'est que ce complot ait tant tardé. Nous écrivions, en effet, dans le numéro de l'*Œuvre* du 4 juin 1909 :

« La police va découvrir une grande conspiration, qui aura, dit-on, de grandes ramifications dans les provinces et dans l'armée. On nomme déjà des gens qui en seront certainement, mais ce travail n'est pas encore fait. »

L'*Œuvre* s'est fixé pour programme d'annoncer les scandales six mois à l'avance. On voit qu'ici nous avons plus d'avance encore. Mais nous n'y avons pas de mérite. Cette information se retrouve, en effet, déjà dans le *Livret de Paul-Louis, vigneron*, qui parut au mois de mars 1823.



### Le complot

Pour être sincères, nous devons d'ailleurs convenir, que le « complot » de M. Briand est naturellement très supérieur à tout ce que nous avons eu jusqu'ici dans ce genre.

Il s'est déjà manifesté par le dépôt de trois bombes.

— Où cela, demanderez-vous, à l'Elysée? au Palais-Bourbon? au ministère de l'Intérieur? chez Mme Cécile Sorel?

— Non. L'une de ces trois bombes fut déposée chez un journaliste de l'opposition. Quant aux deux autres, l'une éclata au numéro 6 de la rue de Berry, et la seconde au numéro 2 de l'avenue Kléber.

Il est, en effet, bien évident pour quiconque réfléchit que dans un plan raisonné de bouleversement social, ces immeubles étaient les premiers que les révolutionnaires avaient intérêt à démolir.

Ajoutons, pour être complets, que les immeubles étaient inhabités et que les bombes n'ont fait aucun mal.

Ce complot devient d'ailleurs d'heure en heure plus effrayant. C'est ainsi que, dimanche, on a arrêté au siège du *Libertaire*, un nommé Jacques Long, imprimeur.

Ce redoutable criminel a été trouvé détenteur de trois gamelles de soldat.

— Il est hors de doute, affirme M. Hamard, que ces gamelles devaient servir à la confection de bombes.

En effet, que peut-on faire d'autre avec une gamelle? On frémit en songeant que de si terribles présomptions pèsent sur Jacques Long. Le misérable!



### Dernière heure

Extrait de la lettre de M. Briand au groupe parlementaire des chemins de fer (lundi matin) :

... J'ai l'honneur de vous faire savoir :

1° Que je considère la grève comme virtuellement terminée, la presque totalité des agents ayant repris le travail dans des conditions normales.

Extrait de l'affiche publiée par le comité de grève (même jour, même heure) :

Le comité central de grève constate, d'après les dernières dépêches qui lui sont arrivées dans la journée d'hier, que le mouvement de grève continue de s'accroître sur tous les réseaux.

A la bonne heure! le gouvernement est content, les grévistes aussi. Tout est donc pour le mieux!







## LES JUIFS AU THÉÂTRE



### Comment juge

### le Conseiller d'État

Léon Blum



C'était vraiment une très curieuse « chambre » que celle de l'Ambigu, à la répétition générale de *Ces messieurs*. A l'orchestre, au balcon, il n'y avait pas dix spectateurs qui ne fussent d'Israël. Il fallait voir cette salle et l'entendre s'esclaffer ou applaudir, pour comprendre précisément ce que fut l'anticléricalisme de ces dix dernières années, qui l'inspira, et qui en recueille aujourd'hui les bénéfices.

J'étais curieux de savoir ce que les critiques juifs allaient dire de la pièce le lendemain, et j'avoue que l'article de mon excellent juge et camarade, le conseiller d'État Léon Blum, n'a nullement déçu mon attente.

La reprise d'hier, dit-il, n'a fait que confirmer la valeur de cette pièce loyale, émouvante et forte... Les polémiques d'autrefois se sont brisées contre la solidité, contre la qualité de l'œuvre, et personne n'oserait plus aujourd'hui, sans parti pris de méveillance, se méprendre sur les desseins de M. Georges Ancy. *Ces messieurs* ne sont pas une œuvre

de satire, ne sont pas même une œuvre de combat. C'est une pièce résolue, mais pleine d'indépendance et de bonne foi...

Et Léon Blum, tranquillement, va jusqu'à proposer de mettre cette pièce entre les mains de nos écoliers, comme *Polyeucte* et *Athalie*. On les fera disserter là-dessus au baccalauréat, ou même à la licence ès-lettres, et ce sera pour eux, s'il faut en croire le maître des requêtes, un « bon exercice littéraire ». Rien de mieux pour leur former l'esprit, leur affiner le goût, leur « montrer quel genre particulier d'influence le prêtre peut usurper sur la femme, et quels ravages peuvent s'ensuivre par contre-coup dans la vie familiale... »

Ainsi parle notre honnête Youpin, et personne ne relève sa froide impudence, personne ne s'en indigne, ni même ne s'en égaie...



La « qualité » de l'œuvre d'Ancy n'est pas en question. Si je me découvrais, d'aventure, les facultés critiques d'un Juif d'intelligence moyenne et si c'était ici le lieu de s'adonner à la littérature dramatique, j'essaierais peut-être d'expliquer pourquoi *Ces Messieurs* ne me semblent pas une pièce « bien faite » ; ce qui était le plus intéressant du sujet et le plus digne de tenter un psychologue, n'était-ce point de nous révéler par quels moyens, grossiers ou subtils, le curé Thibault réussit à « capter » sa pénitente ? L'auteur nous donne trop cette capture ou cette « captation » comme un fait accompli. C'est pendant les entr'actes que le curé opère sa conquête.



Ajoutez que la forme date, comme celle des *Corbeaux* : même abus de la tirade, de la phrase écrite, du monologue. Ce théâtre « rosse », qui semblait si neuf et si révolutionnaire il y a quinze ou vingt ans, est déjà ponceif dans ses procédés. Ça n'empêche pas l'œuvre d'Ancey d'être fort estimable; elle est hardie, adroite sans ficelles, d'une langue nette et saine, d'une ardente sincérité.

Mais pour Dieu, que ni M. Ancey, ni M. Blum ne vienne nous dire que ce n'est pas « une œuvre de combat » ! Sur les quatre ecclésiastiques que nous présente l'auteur, l'un, l'abbé Thibault, joli garçon et beau parleur, se sert de tous ses avantages physiques et spirituels pour séduire une belle et riche veuve, que « travaille » son tempérament; cet arriviste en soutane l'amène doucement à se dépouiller de sa fortune au profit de diverses œuvres pies, et s'il l'exploite de la sorte, ce n'est pas du tout pour le bien de l'Eglise, mais pour s'assurer les faveurs de l'évêque et un avancement rapide. Il nous confesse d'ailleurs qu'il a perdu la foi, mais il n'en poursuit pas moins sa carrière par intérêt personnel. Le second ecclésiastique, l'abbé Nourisson, est un ignoble Basile poussé au noir. L'évêque, sceptique et mondain, nous conte que neuf sur dix de ses prêtres se défroquent chaque semaine pour aller « faire la bombe » au chef-lieu; c'est d'ailleurs à ceux-là qu'il réserve son estime, et ce simple trait suffit à nous peindre le personnage.

Quant à l'abbé Morvan, qui n'a pas d'ambition et pratique avec zèle la charité chrétienne, il est mal vu de son évêque et tenu à l'écart. Il

ne croit d'ailleurs pas plus que les trois autres, et l'auteur a soin de nous avertir que, s'il est capable de faire quelque bien, ce ne sont pas du tout les dogmes ni la foi qui l'inspirent. De sorte que la disgrâce de ce brave homme est encore une manière indirecte d'instruire le procès de l'Eglise.

Vous apercevez dès lors ce que peuvent être les personnages laïques. Je n'en retiens que deux spécimens : l'un est une petite fille, que ses leçons de catéchisme excitent au point de lui donner la fièvre typhoïde; l'autre (le Desgenais qui visiblement nous signifie la pensée de l'auteur) est une manière de philosophe voltairien, qui range ses quatre enfants au milieu de son salon et les fait crier en chœur, de toute leur voix : « A bas les ratichons ! »

Si vous trouvez que le tout ne ressemble pas à une « satire », je me demande ce qu'il vous faut, et ce que le conseiller d'Etat Léon Blum a coutume de prendre pour éclaircir sa judiciaire.

Car voilà ce qu'il considère comme une peinture impartiale et fidèle des mœurs ecclésiastiques; voilà ce qu'il veut mettre sous les yeux des élèves de l'école laïcisée, pour leur donner une bonne et juste idée du catholicisme que, par définition, ils doivent ignorer.

« Comme c'est ça ! » opine le joyeux Youpin, avec une grimace satisfaite. D'abord, qu'est-ce qu'il en sait ? Nous l'autorisons tout au plus à reconnaître dans les personnages d'Ancey des types de synagogue.

C'est égal, si le conseiller d'Etat Léon Blum se prononce sur mon pourvoi avec le même dis-



cernement et la même impartialité, j'ai bien peur que ma cause ne soit encore fichue.

Mais ne nous frappons pas : il y a tant d'occasions de se retrouver !

#### GUSTAVE TERY



*Il faut relire, dans la Terreur Juive, cette admirable page de Gohier :*

Le Théâtre appartient aux Juifs. Plusieurs directeurs, beaucoup d'artistes importants (Mmes Sarah Bernhardt, Lebargy, Brandès, etc.) la plupart des auteurs « à succès » (par exemple, pour ne nommer que ceux qui ont du talent, MM. de Porto Riche, Pierre Wolf, Bernstein, Tristan Bernard, Louis Forest, André Picard, Romain Coolus, Valabrègue, Athys, Th. Nathanson, etc.) sont des Juifs. Et leur succès se grossit ou se fabrique par les mêmes procédés que la réputation d'un apéritif ou d'un produit pharmaceutique : presque tous les critiques sont Juifs et presque tous les journaux sont à louer.

L'industrie dramatique est exploitée par un *trust* juif de la même façon que le commerce annexe des lorgnettes. Les théâtres sont tenus par des commandites ; les articles élogieux sont fournis tout prêts aux rares feuilletonnistes non encore circoncis ; le lancement des petits auteurs juifs et de leurs œuvres déliquescents s'opère de la même façon que le lancement d'une valeur en Bourse, ou plutôt en coulisse. On lit couramment, dans les comptes-rendus écrits par tel Hébreu sur l'œuvre de tel autre Hébreu, que l'auteur est un écrivain — non pas : de bonne race — mais « de la bonne race » ; et toute la colonie hébraïque applaudit à cette finesse.

Aux premières représentations et répétitions générales, où se presse le personnel dirigeant de la République, on compte trois Juifs sur cinq spectateurs dans les loges, fauteuils d'orchestre et de balcon. Les Français garnissent le poulailler.

Un jugement du tribunal de la Seine en date du 11 novembre 1904 (procès de MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger, auteur et compositeur juifs du *Fils de l'Etoile*, contre le journal *Le Ménestrel*) a constaté publiquement le procédé de lancement des œuvres juives. La colonie juive achète en masse, aux bureaux de location, les places pour les représentations où sont intéressés ses coreligionnaires. A force d'argent, on invente ainsi des succès mensongers ; on édifie des gloires en « doublé » ; on impose à la badauderie publique les noms de faux artistes.

Déjà, dans la *Correspondance de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Ollivier*, publiée par le *Mercur de France*, on trouve expliqué le fonctionnement de ce système, au profit de Meyerbeer, d'Halévy et de Rachel.

Il fonctionne maintenant au profit des musiciens Erlanger, Hahn, Strauss, etc. Les éditeurs de musique, presque tous Juifs, ne poussent que leurs coreligionnaires. Pour le lancement de la *Salomé* de Strauss, M. Astruc avait mobilisé jusqu'au président Fallières ; et M. Colonne, également Juif, concourut au triomphe.

Cet accaparement de la scène française par les auteurs Juifs a pour conséquence la transformation de l'art dramatique en France. Les œuvres même légères, mêmes grivoises, de nos concitoyens renfermaient toujours un grain de moralité. Le théâtre juif est systématiquement *amoral* ou brutalement *immoral*. Le critique du *Temps*, peu suspect d'hostilité contre Israël, notait fort bien ce phénomène. Analysant le théâtre de M. Bernstein et de M. Coolus, il y devinait « comme une joie satanique à étaler les stupres du monde, à les offrir en spectacle, à s'en repaître. Une odeur de pourriture en émane. Pas un rayon de soleil sur ce fumier ; dans ce cloaque, pas une fleur : ni la fleur de l'idéal, ni la fleur du sacrifice ; partout le morne assouvissement des appétits, le rut sans allégresse, la mort, le néant... » (*Temps*, 16 avril 1906).

Et comme les œuvres dramatiques représentées



à Paris sont exportées dans le monde entier, tous les peuples prennent pour une preuve de la corruption française ce qui n'est que l'expression de l'immoralité ou de l'amoralité juive. Le Juif est dégénéré, névropathe, érotomane ; et ses tares nous sont imputées universellement. (Il fallut un Juif pour défendre aux assises l'immonde Soleiland, devant un auditoire de femelles plus immondes. Voir tous les journaux des 23-24 juillet 1907).

En décembre 1905, l'Association générale des Etudiants de Paris, ayant résolu d'instituer un banquet annuel en l'honneur d'un auteur à succès, choisit pour premier héros M. Wiener, Belge et Juif, mais assez opulent pour mériter les sympathies de cette jeunesse « pratique ». Une autre association d'Etudiants, qui s'organisait au même moment sous le patronage de quelques noms aristocratiques, élut pour conférencier M. Catulle Mendès, Juif, et l'un des pornographes les plus déliquescents de cette période.

Au lendemain des premières représentations douteuses, pour entraîner le public, les directeurs juifs, auteurs juifs, artistes juifs, appuyés d'une critique dramatique presque entièrement juive, font passer des « échos » signalant les brillantes chambrées de leurs théâtres avec des Erlanger, des Bamberger, des Oppenheim, des Bishofsheim, des Meyer de Turenne, des Meyer-Meyer, des Meyer-Lévy, des Lévy-Kohn. Et la foule parisienne, éblouie, ne résiste plus.

Sous le règne de M. Jules Claretie, la Comédie Française est devenue un établissement juif. Les sociétaires furent mis au service des commanditaires juifs de l'*Humanité*, pour sauver leurs dividendes par des représentations au bénéfice du citoyen Jaurès. Et M. Claretie dépensa de fortes sommes, extraites du budget national, pour monter l'œuvre grotesque d'un galopin juif, M. Arnyvelde (André Lévy). La chute en fut sinistre.

Si, par extraordinaire, tous les efforts échouent pour lancer une œuvre juive à Paris, elle est recueillie à Monaco. La Princesse juive et le Juif

Gunzbourg organisent des « représentations triomphales » suivies d'ovations indescriptibles. Les fonctionnaires de la principauté sont mobilisés avec leurs familles ; ils forment la claque. Les traités de publicité de la maison du jeu obligent les journaux parisiens à publier de longs comptes rendus de « l'éclatant succès ». Et l'œuvre d'abord refusée revient à Paris, imposée par quelque parlementaire famélique aux théâtres subventionnés. Le public, toujours docile, toujours crédule, subit la « gloire » nouvelle d'un faiseur juif.

En janvier 1907 s'ouvrit à Paris, rue de Lancry, un théâtre juif, où l'on donnait en langue hébraïque des œuvres de Juifs américains, de M. Catulle Mendès, et de Shakespeare accommodé à la juive : le roi Lear y était devenu un roi juif, et Hamlet, un prince juif.



#### M. Briand progressiste

Un ancien progressiste, M. Muller, un nom de la Haute-Normandie radicale, a déclaré la guerre à M. Briand.

Il a gravi les sommets de la montagne, pour prononcer une phrase sonore : « Nous assistons au spectacle paradoxal d'un ministère socialiste, proposant à une majorité radicale de faire une politique progressiste. »

M. Muller, pendant qu'il montait la gamme politique s'est, sans doute, rencontré avec M. Briand qui la descendait.

Peut-être aussi connaissait-il les promenades nocturnes de M. le Premier ? Le soir, M. Briand aime à se rencontrer avec le chef reconnu des progressistes, M. Jules Roche : les conversations sont longues, animées, et, des deux côtés, également profitables.

M. Lépine — on ne sait comment — est très au courant de ces conciliabules.



---

## LA SEMAINE DE L'ÉLYSÉE

---



### Sa popularité

S. Moussu Fallières veut s'en faire une idée précise, qu'il aille donc voir défiler au cinéma de la rue Taitbout les têtes des « souverains ». Quand sa gracieuse trogne apparaît sur l'écran pour clore la série, c'est, chaque soir, un ouragan de rires, de cris, de brocards et de sifflets.

Il n'y a pas à dire : Moussu Fallières est vraiment populaire dans sa bonne ville de Paris, et chacun a fait cette semaine la réflexion que nous avons entendue dans la salle.

C'était le jour où Fallières, resté en panne au Loupillon, avait été ramené en toute hâte à Paris par train spécial.

— Ces grévistes ne savent pas leur métier ! Est-ce que le mécanicien du train n'aurait pas dû l'abandonner au milieu des champs ?

Du coup, les cheminots se seraient assuré d'universelles sympathies.



### A quoi servent nos soldats

Si l'on en croit *l'Intransigeant*, notre aimable Présidente n'est pas moins aimée. M. Abel Tarride, rentrant à Paris, a eu l'insigne honneur d'être remorqué par la même locomotive que Mme Fallières.

— De Bordeaux à Paris, dit-il, le trajet fut court... Dans le même train voyageait Mme Fallières. Aussi la ligne était-elle gardée de près et, même dans le train, il y avait un nombre respectable de soldats...

Nous ne supposons pas que Mme Fallières ait le même goût que Mme Pichon pour les militaires. C'est

uniquement pour veiller sur sa très précieuse personne que tant de troupes sont mobilisées.

S'il en faut autant pour garder M. Lanes, Mme Lanes et le petit Lanes, qui peut s'étonner que notre frontière de l'Est soit à ce point dégarnie ?

DANGEAU.

---

## AU THÉÂTRE

---



### Le Marchand de Bonheur



Enfin, voilà donc une pièce qui n'est pas juive !

Il est vrai qu'elle est belge. Mais, visible-ment, on se rapproche de la France, et, un jour venant, peut-être y rentrerons-nous.

M. Henri Kistemaekers prétend nous démontrer, en trois actes, que l'argent ne fait pas le bonheur. C'est un audacieux paradoxe. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ne réussisse pas à nous convaincre.

Du moins, sa pièce — qui ne vaut pas *l'Instinct* — nous a permis d'apprécier un jeune acteur de mérite : il a presque la même silhouette et le même accent que le Parisien du *Mariage de Mlle Beulemans*. C'est tout à fait ce qu'il faut, puisque l'action se déroule en Belgique.

Quant à Mlle Lantelme, M. Nozière a raison : elle devient vraiment une grande artiste. Elle nous fait tour à tour songer à Lavallière et à Réjane. Ce qui ne l'empêche pas d'être très personnelle.



## BULLETIN

Grâce à l'attitude énergique du pouvoir central la grève des cheminots, enrayée dès le début, n'a provoqué aucune panique à la Bourse. Si le Gouvernement n'avait pas rassuré le pays par les mesures qu'il a prises, le léger fléchissement qui s'est produit sur certaines valeurs aurait pu tourner en véritable catastrophe.

A l'intérieur, on a constaté aussi le raffermissement des fonds portugais à la suite des déclarations du Gouvernement, d'après lesquelles le Portugal fera honneur aux engagements antérieurement pris, soit qu'il s'agisse des traités, soit qu'il s'agisse de la Dette publique et des autres obligations légales.

D'autre part, le marché des *Etablissements de Crédit français* avait été très peu influencé par les événements portugais. Les engagements de nos Sociétés au Portugal ne sont, en effet, pas importants et si quelques avances existent encore, elles ont des gages dont la qualité intrinsèque est indiscutable ; les bruits qui ont circulé hier et fait craindre des incidents dans les Balkans, ont, au contraire, déterminé d'assez nombreux dégagements.

L'action de la *Banque de France* a pris une légère avance qui semblerait escompter les résultats du resserrement de l'argent sur les bénéfices de la Banque. Au dernier bilan, l'encaisse-or perdait 21 millions, soit comparativement à la situation à la même date de 1909 une diminution de 270 millions, tandis que le portefeuille a augmenté dans la même période de 316 millions et la circulation fiduciaire de 95 millions.

L'action du *Crédit Foncier de France* a gagné quelques francs ; au dernier bilan, les bénéfices de la période écoulée de l'exercice présentent une plus-value de 140.000 francs en chiffres ronds par rapport à ceux de la période correspondante de 1909.

Ni la *Banque de Paris et des Pays-Bas*, ni le *Crédit Lyonnais* n'ont pu regagner encore complètement les hauts cours pratiqués la semaine dernière.

La *Banque de l'Union Parisienne* a également fléchi ; cet établissement a autrefois conclu une opération d'avance sur gages assez importante avec le Portugal, mais cette avance a été remboursée et n'a été que l'occasion d'un bénéfice intéressant pour la Banque.

La *Société Générale* n'a pas modifié son cours. Le *Comptoir National d'Escompte* de même.

Le *Crédit Mobilier Française* a peu varié.

On continue à parler d'un gros *emprunt russe*. Quoique cette nouvelle ait été démentie, il y a depuis quelque temps des signes qui peuvent être considérés comme des symptômes : d'abord la fermeté continue des fonds russes, puis ces informations réitérées concernant l'amélioration de la situation générale en Russie, et, enfin, comme venant donner un sens à cette fermeté et à ces répéti-

tions, l'annonce du très prochain voyage à Paris de M. Kokovtsoff, ministre des Finances de la nation amie.

M. Kokovtsoff n'aurait pas mal choisi son temps, d'ailleurs ; les Turcs faisant mine de retirer leur emprunt, on peut croire qu'il mènera plus facilement son entreprise.

## Communiqués

*Compagnie générale de Rio de Janeiro.* — La campagne sucrière est commencée au Brésil et les derniers résultats obtenus dans l'une des usines de la Compagnie, celle de Sao-Jao dans l'Etat de Parahyba, justifie pleinement toutes les espérances.

Du 15 au 24 septembre, cette sucrerie a, en effet, fabriqué 2.798 sacs de sucre de 60 kilogrammes chacun, soit 167.880 kilos de sucre dont la valeur est d'environ 80.000 francs. Or, l'usine de Sao-Jao, qui est outillée pour fabriquer 80.000 sacs de sucre, donnera cette année, presque certainement son plein de production, la saison ayant été des plus propices au développement de la canne. Dans ces conditions, c'est pour près de deux millions et demi de francs qu'elle contribuera aux recettes de la Compagnie.

On attend incessamment unedépêche donnant les résultats de la première semaine de fabrication pour la sucrerie de l'Etat de Sergipe. La raffinerie de Rio-de-Janeiro, entièrement remise en état pourra commencer à livrer ses produits sur le marché avant la fin du mois.

Rappelons que les obligations de la Compagnie Générale de Rio-de-Janeiro, 5 % or net d'impôts introduites il y a trois mois à 447 fr. 50 se traitent aux environs de 452 fr. 50 ex-coupon de 12 fr. 50 détaché le 1<sup>er</sup> octobre.

*Chemin de fer mexicain du Centre.* — Les 27.000 obligations de 100 piastres, émises par cette Compagnie, sont remboursables le 1<sup>er</sup> mai 1930 au change fixe de 2 fr. 58, soit à 258 francs nets et rapportant 5 %, soit 12 fr. 90 nets de tous impôts. Cet intérêt annuel est payable par moitié, les 1<sup>er</sup> mai et 1<sup>er</sup> novembre de chaque année. Le premier coupon est à l'échéance du 1<sup>er</sup> novembre 1910.

La Compagnie, au capital de 7.500.000 francs, est titulaire de la concession des lignes de chemins de fer de Camacho à Bonanza, par Tecolote et Cedros, et de Cedros à Salarvena, par Mazapil (Etat de Zacatecas, Mexique). Le gouvernement de cet Etat, autorisé par le Congrès, a donné à la Compagnie une garantie d'intérêt de 5 % sur un capital de 3.900.000 piastres, montant total de l'emprunt qu'elle est autorisée à émettre. Cette garantie d'intérêt est reportée aux obligations représentant cet emprunt ; elles jouissent, en outre, d'une première hypothèque sur la voie ferrée, ses dépendances et tous les biens de la Compagnie.





Palais de la Coiffure

P. DECOUX

5, Boulevard des Capucines, 5

PARIS

TÉLÉPHONE : 276.13

## LES AMIS DE NOS AMIS

*Prière à nos amis de vouloir bien nous indiquer les adresses de leurs amis, qui recevraient avec plaisir un numéro spécimen de L'ŒUVRE :*

NOMS	RUE	VILLE	DÉPARTEMENT

Détacher en suivant le pointillé, et envoyer à l'administrateur de l'Œuvre, 18, rue Notre-Dame-des-Victoires, Paris.



## Exposition Internationale et Universelle de Bruxelles

AVRIL-NOVEMBRE 1910

### Services rapides entre le réseau du Nord français et Bruxelles

Depuis le 1<sup>er</sup> mai 1910, toutes les gares et stations du réseau du Nord délivrent :

1<sup>o</sup> Des billets simples et d'aller et retour pour Bruxelles ; les billets d'aller et retour auront une durée de validité de dix jours.

Les prix des billets aller et retour au départ de Paris sont les suivants :

1<sup>re</sup> classe : 52 fr. 95 ; 2<sup>e</sup> classe : 37 fr. 55 ; 3<sup>e</sup> classe : 23 fr. 95.

2<sup>o</sup> Le vendredi, le samedi et le dimanche seulement, des billets d'aller et retour valables jusqu'au mardi inclusivement.

Les prix de ces billets, plus réduits que ceux des aller et retour ordinaires, comportent, pour les familles, de nouvelles réductions allant de 5 à 25 %, selon que la famille se compose de deux, trois, quatre, cinq personnes et plus.

Ainsi, par exemple, au départ de Paris :

	1 <sup>re</sup> cl.	2 <sup>e</sup> cl.	3 <sup>e</sup> cl.
Pour une personne.....Fr.	50 05	33 75	22 »
Pour deux personnes, réduction de 5 % par personne.....	47 55	32 05	20 90
Pour trois personnes, réduction de 10 % par personne.....	45 05	30 40	19 80
Pour quatre personnes, réduction de 15 % par personne.....	42 55	28 70	18 70
Pour cinq personnes, réduction de 20 % par personne.....	40 05	27 »	17 60
Au-delà de cinq personnes, réduction de 25 % par personne.....	37 55	25 30	16 50

3<sup>o</sup> Des cartes d'abonnement belges valables cinq et quinze jours sur tous les réseaux belges.

Chaque carte peut être délivrée conjointement avec un billet d'aller et retour sur les lignes du Nord ayant la même durée de validité que la carte d'abonnement belge.

Les prix des cartes d'abonnement belges sont les suivants :

A. — Valables quinze jours : 1<sup>re</sup> classe, 61 fr. 50 ; 2<sup>e</sup> classe, 41 fr. ; 3<sup>e</sup> classe, 23 fr. 50.

B. — Valables cinq jours : 1<sup>re</sup> classe, 30 fr. 75 ; 2<sup>e</sup> classe, 20 fr. 50 ; 3<sup>e</sup> classe, 11 fr. 75.

Les prix applicables sur le parcours Nord sont ceux des aller et retour ordinaires (tarif spécial G. V. n<sup>o</sup> 2) suivant la distance parcourue du point de départ à l'une quelconque des frontières franco-belges. Le choix de l'itinéraire est laissé au gré du voyageur. Sur ces prix d'aller et retour, les réductions spéciales ci-dessous sont faites en faveur des familles composées de :

Deux personnes.....	5 %
Trois personnes.....	10 %
Quatre personnes.....	15 %
Cinq personnes.....	20 %
Au-dessus.....	25 %

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné (nom, prénoms) .....

(adresse) .....

déclare m'abonner pour un an <sup>(1)</sup>, pour six mois <sup>(1)</sup> à L'ŒUVRE à dater du .....

Ci-joint le montant de l'abonnement : dix francs <sup>(1)</sup>, six francs <sup>(1)</sup>.

Veuillez faire percevoir le montant de l'abonnement : dix francs, <sup>(1)</sup> six francs <sup>(1)</sup>.

SIGNATURE :

(1) Biffer l'une ou l'autre de ces indications.

Détacher en suivant le pointillé et adresser ce bulletin à l'administrateur de L'ŒUVRE, 18, rue N.-D.-des-Victoires, Paris.

Le Gérant : GARDANE.

Imprimerie spéciale de L'ŒUVRE, 18, rue Notre-Dame des Victoires, Paris.